Jean Éparvier
Gérard Vée

CONDAMNÉ, LÈVE-TOI

(Journal d'un poliomyélitique)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1954.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

I

PREMIER CONTACT

J'entre dans le jardin de l'hôpital Raymond-Poincaré, à Garches, et déjà le sujet de cet ouvrage me saute aux yeux. Dans les allées, entre les grands bâtiments de briques assez harmonieusement disposés, criblés de grandes fenêtres envahies de soleil, je ne vois que des hommes et des femmes faisant leurs premiers pas ou roulant sur leur fauteuil.

Je suis dans l'univers des poliomyélitiques, des paraplégiques, des sclérosés, des hémiplégiques, des blessés, des amputés, des rhumatisants ; le triste royaume de ceux que l'Assistance Publique nomme dans son jargon les « infirmes moteurs ».

Tous ceux qui se traînent dans les allées, enfants ou adultes, ont déjà dépassé les premiers stades de la rééducation. Ils émergent du désespoir, et, si touchants, si maladroits, après des mois ou des années d'immobilité, ils se déplacent.

Nous ne sommes pas ici dans une usine à mi-

Extrait de la publication

racles, du moins pas dans le sens spectaculaire du mot. Aucun de ces malheureux ne retrouvera son agilité d'autrefois, mais celui qui marche s'estime sauvé par rapport à celui qui roule ; celui qui roule regarde avec compassion celui qui est étendu et ce dernier, même s'il ne peut faire que quelques mouvements, s'estime plus comblé que l'infirme rabougri qui git, de-ci de-là, au fond des salles et pour lequel on ne peut presque rien, bien qu'on essaie tout.

Pour commencer je cherche un homme : un « polio » qui doit nous raconter son histoire. Une telle maladie vue, en quelque sorte, de l'intérieur, n'a jamais été décrite. La poliomyélite, si peu répandue en France (moins de 2.000 cas par an) est pourtant la plus célèbre, justement parce qu'elle est la moins connue, la plus mystérieuse, celle qui peut s'abattre sur nous à n'importe quelle minute et à n'importe quel âge sans que l'on puisse rien encore — ou presque rien — pour la prévenir et encore moins pour la guérir.

L'homme que je dois rencontrer se nomme Gérard Vée ; il a quarante et un ans, il était député de l'Yonne. On me le désigne. Il est en survêtement bleu, il s'appuie lourdement sur deux cannes, l'extrémité de son soulier gauche est reliée à sa ceinture par un élastique, il avance à tout petits pas, avec une expression tendue qui laisse transparaître une forte volonté.

Extrait de la publication

Gérard Vée est en conversation avec M. Tanguy Prigent, ex-ministre de l'Agriculture. Je m'approche et lui demande s'il veut écrire pour l' « Air du Temps » le récit de son malheur. « Laissez-moi réfléchir, revenez demain », me dit-il.

Le lendemain il accepte.

Avant de passer à mon enquête personnelle sur les misères et les espoirs des autres « infirmes moteurs », je vais donc lui donner la parole. Il la gardera pendant plusieurs chapitres.

Extrait de la publication

II

J'AI L'IMPRESSION D'AVOIR LES JOINTURES EN CAOUTCHOUC

Je passe souvent mes week-ends dans l'Yonne. C'est une vieille habitude héritée de la période où, parlementaire, je représentais ce beau département à l'Assemblée Nationale. A cette époque les multiples obligations d'un élu qui veut consciencieusement s'acquitter de son mandat m'y appelaient alors chaque fin de semaine.

Au début de ce récit, je suis donc à Auxerre les samedi 25 et dimanche 26 avril 1953.

Ce dimanche est jour d'élections municipales et comme chaque citoyen je me rends aux urnes. Mon bureau de vote est installé dans une dépendance de la Maison du Peuple nouvellement baptisée du titre plus pompeux de Théâtre Municipal. Je fais à pied une assez longue promenade et je rencontre ainsi des amis proches ou de simples relations avec lesquels je m'arrête un moment.

Extrait de la publication

Mon emploi du temps est peu chargé, quelques visites seulement après le déjeuner. Mon intention est de revenir le soir même à Paris. Quand mon séjour est aussi limité, je fais toujours le trajet par le train, pour éviter à la fois les fatigues de la conduite de la voiture et les difficultés de la rentrée dans Paris, le dimanche soir.

Des amis m'accompagnent à la gare Saint-Gervais au train de dix-sept heures vingt-cinq, et je retrouve mon ami André X. et sa femme. Nous devons voyager ensemble. Le train est bondé. Nous sommes obligés de rester tous les trois debout dans le couloir du wagon. Mais depuis la mise en service de la traction électrique la vitesse accrue a sensiblement réduit la durée du trajet. Auxerre n'est plus qu'à deux bonnes heures de Paris et le temps passe vite dans le feu de la conversation.

La journée a été belle, mais à l'arrivée à Paris, la pluie tombe. Les quais mouillés reflètent les pâles lumières de cette gare de Lyon, toujours si mal éclairée, quand notre train y arrive à dix-neuf heures trente-cinq.

Nos itinéraires de métro étant différents, je me sépare de mes amis et m'engage dans les couloirs en direction de Neuilly. Il m'arrive quelquefois à la descente du train de rentrer chez moi à pied malgré l'assez longue distance séparant la gare de Lyon du Champs-de-Mars. Je l'ai cependant fait souvent et la promenade ne manque pas d'agré-

ment. Mais ce soir-là je veux rentrer vite, d'abord parce qu'il fait mauvais temps, ensuite parce que j'ai hâte de connaître dès leur communication à la radio les premiers résultats électoraux, par lesquels se dessine aussitôt la physionomie d'un scrutin.

De la sortie du métro « La Motte Picquet-Grenelle » à l'immeuble que j'habite avenue Emile-Acollas, le trajet est court, pourtant j'arrive à la maison copieusement trempé car la pluie redouble de violence.

Je salue mes concierges, prends le courrier de la veille, échange quelques mots et monte chez moi.

Je prends une tasse de thé qui constitue mon repas du soir lorsque le déjeuner de midi a été trop abondant — ce qui arrive souvent dans l'Yonne ! Bien qu'il soit encore tôt — il n'est que neuf heures à peine — je me couche. Deux petites tables basses entourent mon lit, celle de droite supporte le poste de radio, celle de gauche l'appareil téléphonique. Divers coups de téléphone promis par des amis me donnent quelques résultats de plusieurs communes du département. Je compulse des documents anciens contenant les chiffres de précédents scrutins et je note au fur et à mesure de leur diffusion à la radio les chiffres communiqués par le ministère de l'Intérieur.

Minuit est passé, une heure va bientôt sonner lorsque le dernier coup de téléphone attendu m'annonce les résultats de quelques autres communes

dont ceux de mon village natal de Sainpuits.

J'arrête alors la radio, replie les papiers épars sur mon lit et m'allonge pour dormir. Je m'étends sur le dos comme je le fais habituellement, lorsque je ressens dans cette position nouvelle une légère douleur à la hauteur des reins. Je ne m'en inquiète pas trop, cette douleur pouvant venir de la mauvaise position occupée au cours de la soirée. Je suis resté en effet couché sur le dos, appuyé tantôt sur un coude tantôt sur l'autre et me tournant à gauche chaque fois qu'il me faut répondre au téléphone, ou à droite pour régler le poste de radio.

Habituellement, je trouve toujours le sommeil dès que je me couche. Mais ce soir-là, je ne m'endors pas aussitôt. La douleur ressentie y est sans doute pour quelque chose. Mais il suffira d'une bonne demi-heure pour que je trouve le repos. Je ne suis pas tellement sûr de n'avoir pas eu à ce moment une petite poussée de fièvre.

Si j'avais à faire à l'ultime moment où je m'endors le compte rendu de la journée, peu de mots suffiraient : « journée calme et tranquille, pareille à tant d'autres » ou j'emploierais la formule plus lapidaire encore des communiqués de guerre au soir des jours sans histoires : « R.A.S. ».

Le lendemain matin je me réveille comme d'habitude. La nuit a été bonne et je ne pense même plus à la petite douleur de la veille. Je m'arrache

Extrait de la publication

du lit ne ressentant plus rien aux reins. Je mets les pieds à terre, je m'étire et me lève. Mais dès l'instant où je suis debout, j'éprouve une étrange sensation dans les membres inférieurs, une impression de courbatures. Toutefois ces courbatures ne ressemblent pas à celles déjà ressenties, notamment au lendemain d'un effort musculaire inhabituel. Celles-là se manifestaient par une fatigue générale et un raidissement douloureux des articulations. Celles d'aujourd'hui, tout au contraire, donnent une sensation d'extrême souplesse. Les articulations des pieds, des genoux et des cuisses semblent déliées à l'excès. J'ai l'impression d'avoir des jointures en caoutchouc !

J'en suis surpris mais je n'en éprouve pas d'inquiétude. Il m'échappe d'ailleurs complètement que la douleur de la veille au soir puisse avoir quelque rapport avec cette courbature.

Je ne change rien à mes habitudes, et comme chaque matin je descends chercher ma voiture au garage.

Je fais cependant part à ma concierge en passant devant sa loge de ma désagréable surprise d'autant plus que les courbatures s'accentuent et qu'une certaine fatigue commence à se manifester.

— J'ai l'impression d'être en caoutchouc ce matin, lui dis-je. Mes pieds et mes genoux me semblent aussi souples et déliés que ceux d'un danseur. Dommage que je sois également fatigué !

Extrait de la publication

— Vous avez trop travaillé ces derniers jours, vous êtes fatigué, voilà tout, me répond-elle.

Et je vais au garage, sors ma voiture et me rends à mes occupations. Je rentre déjeuner et repars sans que rien dans mon état se soit modifié. Pourtant au début de l'après-midi, un fourmillement se manifeste dans la cuisse droite. D'abord peu sensible, il s'intensifie progressivement et devient difficilement supportable. A quatre heures, je vais au Palais de Justice où j'ai rendez-vous avec le président X. Je demande mon chemin à un gardien du Palais et je m'explique sans doute fort mal car je suis conduit auprès d'un autre magistrat qui me reçoit aussitôt. Ma visite ayant été précédée d'un coup de téléphone, je ne comprends pas immédiatement la surprise du Président, mais très vite nous nous apercevons l'un et l'autre de la confusion. Le gardien du Palais m'avait mal dirigé. Mieux renseigné cette fois, je traverse le Palais dans un autre sens et rencontre en route mon ancien collègue du parlement Me de Moro-Giafferi, député de Paris, qui, fort aimablement comme à son habitude, me donne quelques utiles indications pour une affaire au courant de laquelle je l'avais mis. J'arrive enfin à l'antichambre du Président. Je me fais annoncer. Je suis évidemment en retard de quelque dix minutes sur l'heure fixée et je dois attendre un quart d'heure. Je dis un quart d'heure avec certitude car, très énervé, je vérifie l'heure

et compte les minutes. Les fourmillements de ma cuisse droite se transforment en élancements redoublés semblables à de véritables décharges électriques. Je trouve le temps long. Je ne tiens plus en place et dois étonner fortement les autres personnes qui attendent également, car je m'asseois, me lève, marche, change de siège, recommence. Je suis en proie à une intense agitation nerveuse, impossible à dissimuler. Enfin mon tour arrive. Je suis introduit auprès du Président. Je lui expose très vite ma requête ; j'ai hâte de me lever et de repartir, mais la conversation se prolonge. Il serait peu courtois de ma part de brusquer le départ. Nous parlons d'Auxerre, des bons amis que le Président y possède et que je connais également. Enfin, je prends congé et m'élance en courant à travers les couloirs pour regagner la sortie. Lorsque je cours, la douleur semble s'apaiser quelque peu. Mais dès que je suis assis à nouveau dans ma voiture, le mal recommence et s'accentue encore. Je vais en hâte chez mon docteur, près des Batignolles. Celui-ci m'examine. Il croit que j'exagère quand j'insiste sur la douleur ressentie. J'en indique la nature et l'emplacement : toute la cuisse, du haut de la jambe (juste au-dessous du genou) jusqu'à la fesse. Le diagnostic est rapide, partagé d'ailleurs par un confrère du docteur présent dans son cabinet : il s'agit d'une crise aiguë de sciatique.

Mon médecin me fait deux piqûres dans la cuisse

Extrait de la publication

et me recommande des cachets à prendre dans la soirée.

Je rentre au volant de ma voiture. Je suis toujours très fortement énervé. Il est heureux que les rues soient peu encombrées, car je suis d'une humeur massacrante et je ne pourrais supporter quelques maladresses de chauffeurs.

La voiture remisée, je rentre rapidement chez moi. Je commence à faire usage des cachets. J'espère qu'ils seront efficaces. J'en prends un, puis deux et quelques instants après, un troisième. Mais la douleur persiste. Je fais effort pour la supporter. J'essaie de me coucher mais ne peux tenir allongé. Je me relève. Une amie vient me rendre visite. Je lui explique mon état, elle estime nécessaire que le docteur vienne. Comme je viens de le quitter si peu de temps auparavant, je ne sais s'il pourra faire quelque chose de plus. Je reprends encore un ou deux cachets. Puis n'y tenant plus, nous téléphonons au docteur. Celui-ci persiste à penser qu'il y a exagération de ma part.

Une demi-heure se passe : la douleur n'est absolument plus supportable. Je passe d'une pièce à l'autre. Je me roule sur le lit puis me relève. Je fais quelques pas et me tords sur le divan. Je cours dans le couloir en essayant de me décontracter le plus possible et j'ai l'impression pendant quelques secondes que la douleur s'arrête. Mais le mal reprend aussitôt et plus férocement encore. Mon

amie a retéléphoné à nouveau au docteur qui promet enfin de venir. Trois longs quarts d'heure se passent. On rappelle encore. S'il ne vient pas — j'en ai pris mon parti — nous appellerons un autre docteur. Enfin nous apprenons qu'il est parti. Il faudra encore l'attendre trente terribles minutes !

Il est impossible de décrire ce que représentèrent pour moi ces deux heures, de vingt à vingt-deux heures. Je ne pense pas qu'il soit humainement supportable d'endurer plus longtemps pareille souffrance, si aiguë, si excessive que livrée à la flamme, la cuisse n'eût pas été sans doute plus douloureuse !

Dès son arrivée le docteur me fait deux piqûres de morphine. Et pendant vingt minutes, j'attends l'effet promis. Longues encore sont ces dernières minutes ! Et le miracle se produit ! Peu à peu, comme arraché de ma cuisse endolorie, le mal disparaît lentement, progressivement jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. L'état d'énervement, d'exaltation et de colère déchaînée qui fut mien pendant ces deux dernières heures, fait place au calme, au repos, au bien-être. Je suis couché. Je me sens bien. Je suis véritablement et pleinement délivré de mon mal. La chair débarrassée de ses misères retrouve confiance et quiétude. L'esprit libéré de sa fiévreuse excitation reprend sa sérénité.

Ce rapide passage du mal infernal à une douillette et euphorique indolence ressort du merveil-

leux. J'en reste étonné et comprends mieux les déséquilibrés, incapables de trouver ou de goûter les véritables satisfactions que peuvent procurer le travail et la vie, et qui s'adonnent à la morphinomanie.

Ce sera le sujet de conversation de mes amis et de moi-même avant que l'un et l'autre m'ayant souhaité une bonne nuit ne me quittent.

Je ne dors pas. Mais le corps immobile et comme paralysé dans une douce quiétude physique, libère l'esprit et l'abandonne aux rêves.

Dans la nuit calme et silencieuse, je songe avec pitié et compassion vraies aux malades durement éprouvés et qui doivent des jours durant, parfois des semaines entières, subir loin de chez eux le sévère régime de l'hôpital...

Je rêve... et je ne sais pas ce qui m'attend !

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J. Éparvier et *G. Vée*

CONDAMNÉ, LÈVE-TOI

Parmi les documents, le journal intime est celui qui est parfois le plus attachant parce que le plus humain.

Grand reporter, et plus particulièrement spécialisé dernièrement dans tout ce qui touche à la souffrance humaine, Jean Éparvier ne pouvait manquer de se passionner pour le journal de monsieur Gérard Vée.

Dans ce journal, M. Gérard Vée nous raconte, dans des termes d'autant plus émouvants qu'ils sont d'une grande simplicité, comment un homme sain et fort actif se trouve, presque du jour au lendemain, transformé en infirme. Il nous dit au jour le jour comment la maladie et aussi la peur gagnent celui qui se demande sans cesse jusqu'à quel point il est atteint et lequel de ses membres la maladie épargnera peut-être. Puis, avec la même simplicité, il nous fait partager ses espoirs, espoirs qui peu à peu deviennent des réalités.

Avec la précision et l'honnêteté qui caractérisent le travail du grand reporter qu'est Jean Éparvier, il fait le point sur les progrès de la science à ce jour, sur les dernières méthodes employées pour essayer de dépister de plus en plus tôt la poliomyélite, d'en limiter les ravages, et surtout pour parfaire le système de rééducation des malades récupérables qui sont de plus en plus nombreux.

Tout ceci, Jean Éparvier nous le livre sous la forme la plus humaine, car ce qu'il décrit, il l'a vu à travers les victimes qu'il nous rend présentes en quelques lignes.

Ce document touchera par son authenticité aussi bien ceux qui ont eu le malheur d'être la proie de la poliomyélite que les autres, qui ne pourront manquer de suivre avec angoisse l'évolution du terrible fléau, et d'admirer les ressources de la nature humaine qui permet aux victimes de supporter leur sort et parfois même d'en rire.

ETS. DHUIÈGE, IMP. - BAGNEUX (SEINE)

Extrait de la publication